

Lettres de Philibert Commerson à Joseph-François Cossigny. Dix-sept lettres de janvier à septembre 1770

Extrait de l'ouvrage de Paul-Antoine Cap, *Philibert Commerson, naturaliste- voyageur*.
Etude biographique suivie d'un appendice. Paris, Masson, 1861, 199 p.

Il s'agit de 17 lettres ou extraits de lettres de Commerson à Cossigny. Paul Cap nous informe que c'est à M. François Delessert qu'il est redevable de cette correspondance.

Commerson et Cossigny résident tous deux à l'Isle de France pendant toute cette correspondance, et Commerson est déjà embarqué sur le vaisseau qui va le conduire à Madagascar quand il écrit les dernières lettres.

Dans ces lettres il est, pour l'essentiel, question de plantes, mais de façon annexe, il nous parvient quelques échos de l'Intendance située au Port-Louis où réside Commerson, de Palma, propriété de Cossigny, de M. et Mme Poivre, de Sonnerat, et de quelques autres. Commerson évoque son départ prochain à Madagascar.

Par-dessus tout, ces lettres nous amènent à partager la jubilation qu'ont eue ces deux savants à échanger sur l'objet de leur passion. L'on appréciera la délicatesse de tous deux, et l'humour de Commerson face à la susceptibilité de son ami.

Nous avons actualisé le plus souvent l'orthographe. Nous ne reproduisons pas les notes que P. Cap a insérées dans sa transcription, celle qui s'y trouvent sont de notre fait.

On trouvera une courte note sur la famille Cossigny dans notre étude généalogique sur Pierre Poivre.

*

[Lettre n°1.]===== Le 3 janvier 1770 =====

Recevez aussi, cher ami, notre prestation de foi et hommage au renouvellement de cette année. Puissent tous les jours vous en être filés d'or et de soie ; puissent la fortune et l'amour vous servir.

Je vous fais mille remerciements de votre dernier envoi. C'est beaucoup trop loin pousser l'attention que de m'envoyer vos plantes, piquées dans un lit de terre, c'est trop peiner un Noir porteur. Une enveloppe de feuilles de bananier suffit, surtout quand il y en a des doubles dans le cahier. Je vous rendrai compte par la première des espèces envoyées ; je ne saurais retenir davantage le messenger qui a attendu déjà plus d'une heure à ma porte, sans oser frapper, crainte de m'éveiller.¹

Je vous envoie à tout hasard un chien qui s'est adonné ici depuis plusieurs jours, après avoir perdu son maître sans doute. Comme je vous ai entendu quelquefois en désirer un certain nombre, j'ai crû que celui-ci, qui est assez beau et qui pourrait avoir ou du moins acquérir des qualités, vous ferait plaisir.

M. Thibault, je pense, m'a envoyé les insectes restés en arrière. Celui d'eau est le *nepa* ou scorpion aquatique, ainsi nommé en français à cause de la forme de son corps, sans participer aux mauvaises qualités du scorpion, je veux dire sans être capable de piquer. Nous l'avons en Europe, de la même couleur et de la même espèce, mais je n'en ai jamais vu de blancs, et si cette blancheur n'est pas causée par un simple dépôt de limon, je vous serai obligé de m'en envoyer, quand il vous en tombera sous la main.

Ne grondez point votre Noir s'il arrive un peu plus tard que l'ordinaire ; c'est moi qui l'ai retenu pour ne pas perdre l'occasion de vous assurer de nouveau combien je suis vraiment, Votre très humble et obéissant serviteur et ami,

Commerson.

Du 3 janvier 1770.

¹ Commerson s'est, comme Poivre, parfaitement accommodé de l'esclavage des Noirs, mais comme lui, il semble avoir été particulièrement attentif à les bien traiter.

[Lettre n° 1bis.]===== non datée =====

Monsieur,

Plantes et dictionnaire sont arrivés en bon état. Il ne m'a pas fallu moins de toute la nuit pour tout arranger, et votre messenger, prêt à partir, me trouve sans réponse de faite ; je vais en faire tout autant qu'il me donnera de temps à disposer, sauf à continuer par la suivante.

Le gramen 1-3 est un *gramen amoris*, en effet très beau, figuré dans le *Thesaurus zeylanicus* ; il m'a fait grand plaisir à voir. On appelle les espèces congénères en Europe : *amourettes tremblantes*, le 2° (n° 4-6) est un *Panicum orientale*, *Dactylon semine napi*, qui se trouve figuré dans Plukenet. Mon Noir l'a reconnu pour être de son pays, et en a mangé avidement les tiges que j'ai eu de reste. On le cultive depuis quelque temps en Europe, à cause de son abondance et que la volaille s'en accommode très bien (*Dactylon* veut dire : dont l'épi est divisé en doigts ou rayons).

Les Brèdes² 8-9 sont une espèce de *Chenopodium* ou patte-d'oise, genre le plus voisin de l'amarante. L'amarante fait ses graines dans une petite capsule qui s'ouvre comme une savonnette, ce qui n'a pas lieu dans cette plante-ci.

N° 7 que j'oubliais, et que vous appelez fleur de paradis, est un *Quamoclit* à feuilles de mille feuilles. Il est en effet très propre à faire des tonnelles. Il est très recherché en Europe et on ne l'y élève que très difficilement.

Voilà malheureusement votre Noir qui revient, prêt à partir. Pour ne pas le retarder, je finis par vous dire laconiquement mais très cordialement que j'accepte, monsieur, votre amitié et que je vous prie d'agréer tous les retours de la mienne. C'est avec ces sentiments que je me ferai gloire d'être désormais votre très humble et obéissant serviteur,

Commerson D. M.

[Lettre n° 2.]===== Du Port, le 1^{er} avril [1770] =====

Monsieur,

Bien des actions de grâces pour l'envoi de plantes que vous m'avez fait. Tout est arrivé en bon état ; en voici le résumé : le n° 1 et 2 est vraiment l'arbre à suif ; n° 3 et 4 est un *jujubier* de Ceylan, que je vous ferai voir, on ne peut pas mieux représenté dans Burman. Le n° 5 et 6, etc., que vous appelez buis du pays, n'a rien de commun que la feuille avec le buis ; mais pour achever de le déterminer il faudra voir le fruit. N° 7 et 8 n'est point l'ipécacuanha véritable ; il est vrai qu'à plus forte dose il donne à peu près les mêmes résultats, mais il faut du moins l'appeler : *faux ipécacuanha*, pour le distinguer du véritable. Ce n'est au fond qu'un *asclepias*. N° 9 et 10 : *badamier*, dont il ne manque pas ici, né à Batavia où il y en a des promenades entières. N° 11 ne doit point porter le nom d'*indigo*, ce dernier ayant pour caractère essentiel de faire une petite gousse courbée en crochet, au lieu que la plante que vous m'avez envoyée en fait une fort grosse et fort enflée, dont les semences mûres grillotent³ en dedans, ce qui l'a fait appeler par les botanistes *crotalaria*, c'est-à-dire herbe à grelots. Il y a 5 à 6 espèces de ce genre dans ce pays-ci. Je sais bien qu'on peut employer cette plante avec l'indigo pour le couper, mais seule elle n'en ferait jamais. N° 12 et 13 est vraiment une très belle variété de *stramonium* qu'on n'a pas en Europe. N° 14 et 15 est le *cannacorus* ou balisier, avec les graines duquel, qui sont rondes et noires dans leur maturité, on fait quelque part des chapelets de nonnes. Il ne convient avec le safran ni en caractères ni en qualités, ainsi il n'en doit point porter le nom. N° 16 et 17 est la *rose de Chine* si souvent répétée dans toutes les peintures de ce pays-là. Ses couleurs sont changeantes. Vous avez raison de la mettre parmi les mauves ; elle n'entre pas dans le genre de *Yabutylon*, mais dans celui du *ketmia* qui en est tout voisin. N° 18, le *gengely* est le sésame des anciens botanistes et des modernes. On en fait dans l'Inde une huile qui y supplée à celle d'olives. N° 19, autant que j'en puis juger avant d'avoir vu le fruit

² Brède. n. f. (Réun., Seych., Madag.) Apport indo-Portugais : terme générique désignant toutes sortes de jeunes pousses et de feuilles comestibles que l'on fait revenir pour accompagner le riz ou que l'on cuisine en bouillon. (*Richesses du français et géographie linguistique* par André Thibault, 2008.)

³ Grilloter. Se dit du grillon lorsqu'il fait entendre son cri (Dic. Acad. franç. 1836)

mûr, est une espèce de *bryone*. N° 20 a les fleurs si petites que je n'ai pu les bien discerner à la chandelle, ainsi reste encore inconnu. N° 21 est un *ricinoïdes*, dont le fruit doit être à 3 coques réunies ensemble, avec une graine dans chaque coque. N° 22 entre effectivement dans le même genre que l'herbe à panier dont le nom botanique est *urena* ; l'une des deux espèces a les feuilles sinueuses, c'est l'herbe à panier, l'autre les a anguleuses, mais sans sinuosités. N° 23 et 24 sera examinée demain ; je la crois d'avance un *epidendron*, genre voisin de l'*orchis*.

Si ce n'est pas une indiscretion que de vous redemander le thé, trouvez bon que je vous prie de m'en procurer quelques échantillons.

Je réserve les effusions de ma reconnaissance au plaisir de vous voir et de vous assurer en même temps que je ne cesserai jamais d'être, avec tous les sentiments que vous m'avez d'abord inspirés,

Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Commerson, D. M.

Vous ne me parlez plus du *Cossinia*. Elle doit avoir formé ses gousses et il me reste à la voir en fruit pour achever son signalement.

[Lettre n°3.]===== Du Port, 19 avril [1770] =====

Monsieur,

Je continue sur nos anciens errements, reprenant le fil de nos numéros au 12, que vous appelez je crois *bardame*. C'est un *héliotrope*, fort reconnaissable par ses épis tournés en queue de scorpion et ses petites fleurs qui regardent le soleil. D'où tirez-vous le nom de bardame ? Il m'est absolument inconnu. Je l'adopterais volontiers pour désigner l'espèce, s'il est fondé en raison. Aux n° 10 et 11 je n'ai point trouvé de graminées et je me suis aperçu de quelques dérangements de nombres. Au n° 13-14 est un *xanthium*, en français *gloutteron*, que je crois faire une espèce nouvelle, mais très peu différente de celle d'Europe ; le fruit étant seulement plus petit et les feuilles plus anguleuses ; si vous pouviez m'en faire passer en fleur (n'y en ayant pas ici), je vous serais obligé.

N° 15 et 16, petite espèce de *convolvulus* qui a ses fleurs jaunes et 2 à 2 ; je ne l'avais pas encore vue. La foliature est élégante, et vous avez raison de dire qu'elle ferait de très jolies tonnelles ainsi que la suivante, comprise sous les mêmes numéros, dont la fleur est purpurine et les feuilles trois à trois. C'est une espèce de haricot, sur le fruit duquel on fait l'histoire d'un équipage empoisonné ou du moins mal mené pour en avoir mangé, mais j'ai de la peine à le croire, vu le genre auquel elle appartient. Il faut pourtant convenir qu'il se trouve quelques fois des exceptions aux règles les plus générales, qui nous jettent un peu de côté.

N° 17 et 18, espèce de *tillymale*, commune en Amérique, où elle reçut d'abord un nom fort obscène, car on l'y appelle l'herbe à C. parce que ses feuilles sont le plus souvent d'un rouge sale de sang, comme si elles avaient été teintes d'un sang menstruel. Les femmes, n'osant prononcer ce nom, l'appellèrent la *mal nommée* et cette dernière dénomination lui est restée. C'est ainsi qu'on la démontre au jardin du Roi à Paris, où elle est cultivée.

N° 19, que vous nommez *bredes*, est comme vous le dites une véritable espèce d'*amaranthe*. Sa capsule se trouvant avec les conditions susdites. Mais comparez-la avec les n° 8 et 9 vous trouverez une fructification fort différente.

N° 21 et 22, est une détestable fleur double qui ne se manifeste point, faute d'étamine et de pistil. Je soupçonne seulement qu'elle avoisine les jasmins, mais de grâce voyez si vous ne lui trouverez point de fleur simple. En vain en ai-je cherché à Monplaisir, où il y en a beaucoup.

N° 23 et 24, est très bien nommée *mille pertuis* ou *hypericum* ; son fruit seul démontre son genre, mais pour déterminer l'espèce, le nombre des pistils est nécessaire. Savoir si elle en a 1, 2, 3, ou 5 ; car les mille pertuis admettent tous ces nombres. Laissons donc la fleur en memento, s'il vous plait.

N° 25, 26, 27 et 28. Je ne fais que soupçonner ce que c'est. Les fleurs nous le diront un jour. Je sais seulement qu'on l'appelle ici je crois *arbre à chandelles*, parce que les tiges sont droites et comme par paquets. Elle a une de ces propriétés qu'il ne faut pas témérairement coucher sur le papier. On peut tout au plus le dire dans le tuyau de l'oreille à gens aussi prudents que vous.

N° 29. *Titancotè*. Je ne suis guères plus avancé avec les échantillons que j'ai qu'auparavant. Tout ce que j'en puis dire c'est qu'il est de la classe des malvacées, et qu'il est fort différent du porcher. J'attends que vous me mettiez en état de prononcer. Son calice et son pistil cannelé, quoique je ne le vois qu'en embryon, semble promettre un genre nouveau. Votre *amra* ou *amera* qui me tombe ici sous la main, me semble être une espèce de noyer et par rapport au fruit et par rapport à la feuille. Vous qui avez vu la fleur, dites-moi s'il vous plaît, si elle n'est pas disposée en chattons, c'est à dire plusieurs rangées autour d'un axe sur un réceptacle cylindrique et allongé ? Mais il n'y a point de noyer propre à l'Inde qui soit connu. Celui-ci serait-il apporté d'Amérique, qui en fournit plusieurs espèces ?

Nous voici arrivés aux 3 plantes qui composent le fameux remède. La première comme vous dites fort bien est un *alleluia* à petites fleurs jaunes. La deuxième est un sainfoin ou *hedysarum*, que vous distinguerez aisément par ses gousses qui sont festonnées et qui se détachent par articles, ce qui n'a pas lieu dans le trèfle. La troisième est une très jolie espèce de mousse rampante. M. Prévost m'a apporté les trois mêmes plantes, précisément comme je recevais les vôtres, ce qui est confirmatif pour les espèces. Nous allons, M. Bourdier⁴ et moi, en faire des expériences dont nous puissions être témoins oculaires pour pouvoir attester *de visu*.

N° 37. Je ne puis rien vous en dire, sinon que c'est un arbre naissant, qui, devenu adulte, doit, je pense, prendre d'autres feuilles que celles-là.

Je ne vous dirai rien des *gramens* quand ils n'auront pas quelque chose de remarquable.

Vous me surprenez de me dire que vous ne connaissez pas les n° 42 et 43. N'est-ce pas votre buis du pays ? J'ai beau les confronter je n'y vois pas de différence, si ce n'est que celui-ci n'a ni fleurs ni fruits. 44 et 45, autant que je puis conjecturer, est un *myrsine*, mais il faut que la fleur nous le démontre.

Quant aux n° 46-47, *Fiat lux*, la fleur, toujours la fleur ? C'est la boussole des botanistes.

Le n° 48, ce *gramen* commun dans les bois, que vous dites et que je crois faire un très bon fourrage, est un *panicum*, qui offre un caractère d'espèce singulier, c'est que les nervures de ses feuilles sont crispées.

Le n° 49 est le *cephalanthus*, bois à boutons ou bois *calumet* ainsi appelé en Amérique. La 1^{er} dénomination parce que ses fleurs sont ramassées en têtes ou boutons ; la 2^e parce que ses tiges étant fort droites et fort longues, on les creuse pour en faire des tuyaux de pipes ou calumets. Voyez entre chacune de ses trois feuilles (à la base) tout autant de stylets (ou stipules) intermédiaires, qui sont ciliés et qui démontrent par ce signalement unique, le genre et l'espèce. Cependant pour l'herbier, il faudra S. V. P. fleurs et fruits ; c'est une dette que je ne vous laisserai pas oublier.

50 et 51 est notre *tragia* (non pas *trasia*) ; la fleur et le fruit étaient apparemment passés, puisqu'aucun échantillon du dernier envoi n'en a. Revoyez y, je vous prie, et n'oubliez pas non plus que sa graine doit rentrer dans notre *seminarium*.

52 et 53 est, autant que je puis deviner sur une plante destituée de ses caractères, une espèce de vernis ou de *rhus*, en latin de botaniste.

54-58 est un arbrisseau charmant ; j'en suis affolé, soit à cause de la singularité de ses feuilles, soit parce qu'il me donne un genre nouveau dont le caractère est unique : c'est d'avoir ses étamines portées sans filament sur le bord d'un petit godet intérieur à la fleur, godet que nous appelons *nectarium*. Je vous prie de me dire, quant aux feuilles, si les plus entières n'occupent pas le sommet de l'arbre et les plus sinueuses les basses branches. Le fruit, M., le fruit, ne l'oubliez pas, je vous supplie ; dans le temps je lui ai donné le nom de *bonafidia* pour cause

P. S. Il y avait dans la panière le *polypode doré* à grande feuille, qui grimpe, en façon de liane, sur les arbres, plus l'*amra* susdit, plus, le fruit de l'arbre à chandelles, plus, un paquet de *candelari*, plus, un arbrisseau à fruits imparfaits que je n'ai pu distinguer.

Commerson, D. M.

⁴ M. Bourdier est médecin chef de l'hôpital de Port-Louis (dit hôpital du Camp). Pauvres cobayes !

[Lettre n° 4.]===== Du 6 =====

Votre *bardame* de Chine, mon cher, n'est autre chose qu'une variété du *xanthium* d'Europe, et je ne vois aucun caractère suffisant pour les séparer d'espèce. Les vertus par conséquent sont les mêmes. Or on donne avec succès l'infusion des semences du *xanthium* ordinaire dans le vin, aux graveleux, pour pousser les sables des reins et des urines.

Je ferai en sorte de vous mettre de côté tous les noyaux de mangles que je pourrai, car il n'est guère question d'en obtenir de M. Poivre qui est un planteur impitoyable.

J'accepte les fleurs de *jasmijn* jaune, nommé par ultimatum *Landia*, de notre ami Lalande, l'astronome, dont cette plante porte naturellement la livrée, qui est une étoile rouge sur un fond jaune (c'est le buis de la Chine qui est devenu le *marsannia*⁵). Vous y joindrez aussi S. V. P. des petites branches d'arbre de suif en fleurs et, s'il se peut, quelques-unes où le fruit soit déjà noué. Je ferai dessiner l'une et l'autre. A cet effet, il faudra les cueillir au moment même du départ du Noir.

La demande des cannelliers souffre quelques difficultés ; je reviendrai à la charge.

M. Pradier ayant, dites-vous, grand nombre de pieds de roussailles (qui est une espèce d'*eugenia*), il pourrait bien se faire qu'il y eût deux espèces de ce genre, qui en fournit plusieurs.

Sur ma parole, arrosez souvent votre séné et vous le verrez reprendre vigueur. Celui d'Italie, originaire d'un climat chaud, veut, à Paris même, beaucoup d'ombre. Or, celui d'Alexandrie, que je soupçonne être le vôtre, n'est qu'une variété du premier et s'accommodera sûrement de la même culture.

Vous ne nous parlez point de votre retour ici. Ce n'est pourtant que vous deviez douter du plaisir qu'il nous fera.

J'ai donné le nom de *Marignia* au bois de compagnie ou colobatard, dont vous m'aviez envoyé fleurs et fruits. M. de Marigny, protecteur des beaux arts et de quelques académies méritait sans doute cet honneur.

Ne pourriez-vous pas me procurer de vraies *colophanes*, en même état, pour voir s'il entrerait dans le même genre ou s'il en constituerait un autre ?

Votre *bois jacot* me paraît faire aussi quelque chose de neuf, mais à défaut de la fleur je ne puis rien décider ; toutefois ai-je fait dessiner le fruit.

Vous aurez de la *colombe* à coup sûr, c'est moi qui en suis garant, mais ce n'est pas encore le temps, elle vient de fleurir et ne fait que d'entrer en fruit, que j'ai bien peur qui ne tienne pas.

Adieu, je vous embrasse des deux côtés et suis des deux mains,

V. T. H. et O. S. Commerson. ⁶

Du 6.

[Lettre n° 5.]===== Au Port-Louis, le 20 septembre 1770 =====

C'est toujours avec un nouveau plaisir que je reçois, mon cher, les témoignages de votre ressouvenir et de votre amitié ; mon embarras est de vous en exprimer aussi souvent que je le devrais ma reconnaissance.

La *doradilla* des Espagnols m'est très connue et sous ce nom et sous celui de *cétérach* ou *asplenium*, qu'elle porte parmi les botanistes. C'est une plante qui vient sur les rochers de nos provinces méridionales de France, ainsi qu'au-delà des Pyrénées. Sa vertu est en effet d'être incisive et légèrement apéritive. Mais elle est beaucoup plus béchique ou pectorale. Aussi, s'emploie-t-elle bien plus volontiers en médecine contre les affections de poitrine que dans tout autre cas. Vous la trouverez dans Lémery, sous le nom de *cétérach*, mais vous ne ferez aucune attention à la citation qu'il fait de sa planche 8^e où elle ne se trouve pas plus que dans aucune des autres. Cet auteur, meilleur chimiste que botaniste, a

⁵ Sonnerat le désigne sous « le nom de *Marsana*, qu'il porte dans le Catalogue des Plantes du Jardin du Roi. ». Il s'agit d'un hommage à la princesse de Marsan, amie intime de Le Monnier. (Ref. Y. Laissus)

⁶ Abréviation amicale entre familiers : Votre **Tres Humble** et **Obeissant Serviteur**.

fait ainsi plus d'un *qui pro quo* ; son livre s'est trouvé par hasard dans la petite collection des livres grecs qu'avait notre pauvre Pecquet et dont j'ai été l'adjudicataire. Quoique je ne l'estime pas plus que de raison, je n'ai point été fâché de l'avoir, dans le dessin de m'en servir lorsqu'il y aura lieu pour notre correspondance. C'est l'édition de Paris 1748 que j'ai ; voyez si vous avez la même et s'il y a plus de 25 planches à la vôtre ?

Je suis vraiment très obligé à M. d'Estoupan de son honnêteté et je ne manquerai pas de l'en remercier, même de lui renvoyer ce dont il a bien voulu se priver pour moi. Je ne suis pas dans le cas de m'en servir. D'ailleurs, notre *capillaire* commun, celui du Canada, que vous avez sous les cascades de votre voisinage, et plusieurs autres dont notre île abonde, ne sont nullement inférieurs à celui-là.

La plante de laquelle vous me demandez si c'est la *mélisse* ou l'herbe au chat, n'est ni l'une ni l'autre, mais bien la *moldavique*. Voyez Lémery à cet article. Je n'ignore pas qu'on l'appelle vulgairement *Mélisse de Moldavie* ; mais c'est très improprement, n'ayant rien de commun avec la mélisse, mais en faisant elle-même un très distinct, sous le nom de *dracocephalum*, chez les botanistes modernes.

Quant aux échantillons crus de *bilimbi*, j'en doute, sans pouvoir cependant assurer rien de positif ; mais le bilimbi fait des fleurs plus grandes et nullement disposées en épi, mais par petites grappes très claires et très courtes, qui naissent véritablement le long des tiges et des branches, mais éloignées de leurs feuilles. Il se pourrait que l'arbre encore jeune ne donnât que des fleurs imparfaites. Au reste, la foliature s'éloigne moins du bilimbi que des fleurs. Si les dernières se présentent dans une autre forme et au bout de quelques jours, je vous prierai de m'envoyer quelques échantillons avec des feuilles aussi plus décidées.

Enfin votre 4^e plante tirée de la caisse du chaillever est une des deux espèces de *curanelli* que nous avons ici. Votre cour et les allées de votre jardin en sont pavées, si vous voulez bien y faire attention, du moins les ai-je vues telles l'année dernière. Ce qui vous l'a fait méconnaître sans doute, est son état de petitesse due peut-être à la sécheresse ou à l'angustie⁷ du lieu où elle est crue. C'est de cette plante-même que je vous ai dit souvent que c'était un des plus puissants diurétiques que possède le règne végétal.

J'ai fait passer par les commissionnaires d'aujourd'hui votre envoi à M. Poivre qui passe la semaine à Monplaisir. Ce que vous appelez *grand acacia*, est-ce celui à épines, qui s'étend si fort au loin, ainsi que j'en crois reconnaître la graine, ou celui du *Réduit* qu'on appelle aussi *bois noir*, et auquel le nom de *grand cassier* semble bien mieux convenir ?

Je vous félicite bien sincèrement de vos nouveaux sujets d'espérance, encore plus de la résolution où vous êtes d'achever les réparations nécessaires à votre santé ; quant à moi j'ai aussi pris ma détermination. Ennuyé de souffrir sans fin et sans mesure, je commence un traitement antiscorbutique pour satisfaire aux indications les plus apparentes ; je commence à m'en bien trouver, mais si cela ne suffit pas j'aviserais à autres choses.

La commission dont vous avez été chargé pour me détourner du voyage de M...⁸ ne m'a point surpris ; toutes les mêmes objections m'avaient été faites, et de plus fortes encore, tirées de l'état actuel de ma santé. J'avais insisté et j'insisterai encore, en mettant tout au pis aller, mais je crois qu'on ne me dit pas la bonne raison et qu'on craint au fond que mes observations ne soient un peu contradictoires au parti que l'on a conseillé peut être, d'abandonner ce pays-là ; et c'est précisément là un des motifs qui excitent le plus ma curiosité, pour pouvoir en référer pertinemment en temps et lieux. Quant à l'alternative proposée n'en serai-je pas toujours le maître, si je veux, au lieu que, dans la conjoncture présente, c'est une occasion perdue pour toujours si on ne la saisit aux cheveux.

Vous me rendrez service si vous pouvez m'envoyer quelque chose de fleuri pour occuper surtout mon dessinateur ; quand ce ne serait que les deux herbes à panier (en fleurs et en fruit), du poivre du petit jardin, du raisin, quelques régimes du chou palmiste, l'*aloès* de Bourbon en fruit (je l'ai déjà en fleur), votre beau *convolvulus* à feuilles argentées en fruit, votre *spirea* de Chine si il reparaît, la *fougère à houlette* (qui revient encore quoique j'en aie honte), les fruits du *bois de natte* qui doivent être bien à présent dans leur grosseur et maturité, en un mot tout autre chose dont vous croirez que je puisse tirer

⁷ *Angustie*. Étroitesse.

⁸ M comme Madagascar.

parti, observant de n'en envoyer que de 3 à 4 espèces à la fois, mais dans une certaine quantité qui en garantisse le choix et la fraîcheur.

Je vous demanderai encore de cette espèce *d'oreilles de Judas* d'un beau rouge de cinabre qui vient partout par vos bois, sur les troncs d'arbre abattus ou pourris et qui, à la couleur près, est parfaitement rendue par la figure de l'espèce européenne pl. 2, fig. 14 de Lémery. J'en désirerais même une certaine quantité pour en faire faire des expériences à l'hôpital, en la substituant à l'*agaric* pour étancher le sang, car je la crois souverainement astringente. Adieu, je me suis à peine laissé l'espace nécessaire pour cacheter.

Bien V. T. H. et O. S. Commerson.

[Lettre n° 6.]===== Du 22 septembre 1770 =====

J'ai été bien charmé de voir les graines de la *danaë* qui achèvent de confirmer un nouveau genre, nullement relatif aux apocynées avec lesquelles ses fleurs semblaient avoir quelque analogie. La forme seule du fruit, qui n'est point en corne allongée, a suffi pour décider la question, quoique les graines n'eussent encore point de forme déterminée. Ainsi, je vous prie de vous souvenir de l'endroit, pour y en reprendre en maturité. Je vous remercie aussi du reste.

Ce n'est point au mot *mélissa* mais à celui de *moldavica* qu'il faut chercher votre plante. Vous n'y trouverez qu'une description et rien sur les vertus qui, en effet, sont presque les mêmes que celles de la mélisse; mais je vous observerai de plus qu'on en tire une huile essentielle très suave et très céphalique et très propre à réveiller les esprits, et qu'outre cela on fait avec les fleurs de cette plante, macérées dans l'eau de vie, édulcorée par le sucre, un *ratafia* médicinal, on ne peut pas plus gracieux au goût. J'en ai usé souvent, et il y a beaucoup de bons ménages en France, où, par raison d'économie et de santé, on n'use pas d'autres liqueurs. J'en ai pris souvent de préférence et toujours avec plaisir.

J'aurai soin, autant qu'il dépendra de moi, que plants et graines du *framboisier des Moluques* vous parviennent. Le plaisir que j'ai d'être utile ne me permet pas de taire que c'est moi qui l'ai introduit dans cette île. Je pense que tout à l'entour de vos îlots et de vos tonnelles et encore mieux le long du ruisseau qui distribue les eaux à votre jardin, il réussira on ne peut pas mieux, surtout là où il y aura de l'ombre, quoiqu'il soit à *Monplaisir* sur les plates-bandes les plus nues, et cependant en rapport.

Votre plume s'est trompée, mon cher, et votre Lémery ne saurait être de 1658, ni sa pharmacopée de 1657. Cet auteur n'était né que sur le milieu du siècle passé, et son âge, en 1658, ne pouvait pas lui permettre d'écrire, à peine commence-t-on à s'instruire alors. Voici en chiffres romains le milliaire de la mienne : MDCCXLVIII⁹, qui est peut être le même que la vôtre.

Le *bois de ronde* que vous m'annoncez est désiré très impatiemment, en quelque état qu'il puisse être. Envoyez m'en, je vous prie, une certaine provision.

Tout le monde fait les mêmes plaintes que vous sur la *muscade*, mais M. Poivre soutient de même qu'il ne faut pas perdre espérance, et que dans le mois suivant on la verra pousser vigoureusement.

Quelque empressé que je puisse être à vous demander des sujets d'occupation pour notre bureau botanique, je pense que vous ne me soupçonnerez pas de l'indiscrétion de vous rien proposer qui puisse directement ou indirectement déranger vos projets de remèdes, de régime ni de repos. Je me contenterai de ce que vos Noirs, sur vos recommandations, pourront trouver en revenant de leur travail.

Mais si j'osais penser que, dans des heures d'ennui et de loisir, vous pussiez continuer de m'écrire un peu au long, il y aurait certains articles sur lesquels je vous demanderais la permission de vous interroger. Me proposant, ou pour mieux dire, devant m'acquitter de l'obligation où je suis d'écrire sur la qualité des bois de l'île¹⁰, vous me rendriez un service essentiel de suppléer de votre expérience à ce qui manque à la mienne. Je reconnaîtrai authentiquement le mérite des éclaircissements que vous m'aurez

⁹ 1748 est l'année de son inscription à la faculté de médecine de Montpellier.

¹⁰ Cette question va occuper une bonne partie des lettres suivantes. Cossigny y a répondu dans une note manuscrite de 14 folios (au Muséum Ms 277, dossier VI) au dos de laquelle Commerson a ajouté « Observations sur la qualité des bois des îles de France et de Bourbon, communiquées par Mr de Cossigny et le nommé Bichet, ancien charpentier. » (Y. Laissus, Catalogue des manuscrits de Philibert Commerson, p.1257)

donnés, et cela autant par sentiment de reconnaissance que par le plaisir que j'aurai de me mettre en relation avec vous.

Ainsi donc, je commencerai par vous prier de me dire quel est le temps que l'on croit le plus propre pour la coupe du bois en général, surtout quand on les destine aux constructions, combien de temps il faut les laisser dans leur écorce (après les avoir abattus) avant de les mettre en équarrissage. Quels sont ceux qui sont préférables pour les chantiers de marine, quels pour constructions civiles, quels pour pilotis ; quelles espèces enfin valent mieux pour le chauffage. Celles aussi qui durent le plus à découvert, comme en bordages, en bardeaux, en pieux, possades¹¹ et entourages, notant S. V. P. les plus légers et ceux qui valent mieux pour faire le charbon. En voilà bien assez pour une première question. Vous m'arrêtez si elle vous incommode.

Je n'ai reçu que ce matin même par hasard (mon Noir étant allé au bazar) votre lettre, sans rien de ce qui devait l'accompagner. J'ai fait trotter en vain mon Joseph toute la matinée. Il n'a pu recouvrer que le petit paquet de la *Danaë*, les autres fruits et régimes d'aloès perdus. Sur ce qu'on m'a dit qu'il avait couché chez un perruquier et qu'il avait eu des commissions pour M. Marion, j'ai envoyé dans l'un et l'autre endroit, mais inutilement. Ayez la bonté de recommander à vos Noirs commissionnaires, quand il y a quelque chose qui me concerne, de me l'apporter en arrivant, quand ce ne serait que pour mettre sur le champ les plantes dans un vase d'eau. Autrement, vos peines, les leurs et mon attente sont perdues. Je tâche de les y intéresser pour eux-mêmes, car quand je suis au logis (et vous savez que depuis longtemps je n'en sors guères), il y a toujours le coup d'eau de vie ou de vin pour eux.

Toujours bien sensible à votre invitation. Je vous jure que dès que je pourrai me tenir debout j'irai passer quelques jours avec vous et que je vous en ferai ressouvenir moi-même.

Tout à vous,

Commerson.

P. S. Je pense que notre paquet a été oublié à Palma¹² ; ainsi il nous reviendra peut-être. Heureusement les choses qui sont dedans peuvent attendre sans se gâter, quelque part qu'il soit.

[Lettre n° 7.]===== 26 septembre 1770 =====

Le Noir de M. Roux vient de me rendre votre lettre, mon cher, et je profite de son retour pour continuer mes fatigantes questions.

Vous avez prévenu celles que je devais vous faire sur les différentes parties du charronnage. Je pomperai Bichet, dès que je pourrai l'avoir, sur cet article, et les autres pour lesquels vous me renvoyez à lui.

En vous demandant quels étaient les bois les plus incorruptibles, je devais ajouter la question de savoir quels étaient au contraire ceux qui avaient l'inconvénient de se carier bientôt en terre ou même au dehors, s'ils n'étaient pas défendus de la pluie et du soleil ; il est bon de savoir le fort et le faible de son sujet.

Pareillement, quels sont ceux que les cariat [carias] attaquent de préférence, et s'il en est qu'ils n'attaquent jamais.

Serait-il quelque préservatif contre ce fléau, pour l'éloigner avant qu'il arrive ou y remédier lorsqu'il est présent ?

Nota, que, pour la solution de cette question, il serait bon de se rappeler aussi sur quels arbres, dans les bois, les cariat vont d'eux mêmes s'établir par préférence. Votre commandeur est un homme à consulter là-dessus.

Quels arbres résistant le mieux aux ouragans, sont les moins cassants ou sujets à s'éclater au vent ?

La question précédente conduit à demander quels sont ceux qui, au contraire, sont les plus souples ou les plus durs ?

¹¹ *Possades* : mot inconnu, probable erreur de transcription, on propose *Palissades*

¹² *Palma* est le nom de la propriété acquise et développée par Joseph-François Charpentier de Cossigny. Il se fit appeler « Cossigny de Palma » pour se distinguer de son père et de ses cousins, nombreux à avoir résidé à Maurice et à Bourbon.

Item, quels sont les plus lents et les plus prompts à venir ? Pourrait-on en donner une échelle ?

Quand on se propose des défrichements, les fait-on en tout temps de l'année ou dans une saison plus propre, et cette saison coïncide-t-elle avec celle qui est convenable à la coupe des bois destinés à construire ?

Le préjugé des lunaisons a-t-il quelque lieu parmi les habitants, ou si le besoin d'une pressante nécessité l'a plus tôt banni que le flambeau de la physique ?

Vous me distinguez fort bien les 2 espèces de fruit de *bois de natte*, l'un plus rond et l'autre plus petit, mais ne sauriez-vous me dire lequel des deux est celui à grandes ou petites feuilles ?

J'ai vu dans le petit jardin du bassin non seulement du poivre (que vous dites n'être pas encore en fleur), mais encore du *bétel* ; il pourrait se faire que ce dernier fut en état d'être dessiné. Quand vous verrez M. Leroux présentez-lui, je vous prie, ma requête pour l'un et l'autre.

Je comptais remettre au porteur le second paquet de *framboisiers*, mais dans le moment même je viens de m'interrompre pour le renvoyer à M. Poivre, qui l'a fait redemander comme s'il n'en avait pas assez à *Monplaisir*. N'y ayez toutefois guère de regret, car j'en ai joint les deux tiers au vôtre.

Je pense qu'effectivement il sera plus commode de faire ici les expériences sur les gommés et résines, si vous pouvez dans le temps m'en fournir les sujets.

Si le crayon que je vous ai envoyé vous fait plaisir, non seulement je ne prétends pas que vous m'en renvoyez une partie, mais je vous en offre encore autant ; et vous m'en serez d'autant moins obligé, qu'il faut que vous sachiez qu'il ne saurait nous servir.

Je suis assez curieux de vérifier le fait que vous m'annoncez de l'insecte qui perce le *bois d'olive* et le détermine par là à répandre de la gomme. Je dis *vérifier* quant à l'insecte. Ce ne saurait certainement être un papillon, n'y en ayant aucun, des 100,000 qui peuvent exister, capable de percer une feuille de papier, faute d'instrument propre à cela. Peut-être sera-ce la chenille d'un papillon, très bien munie pour cet effet. C'est assez la commune opinion, ici surtout, de mettre sur le compte des papillons le dégât que font les chenilles sur les jardinages quelquefois même les récoltes, c'est parce que les dites chenilles ont passé par les métamorphoses, ce qui arrive dans une saison. On aperçoit des quantités de papillons sans avoir observé les chenilles qui les ont précédés, outre qu'il est à savoir que souvent les chenilles sont nocturnes et se cachent sous terre pendant le jour.

Je connais en Europe des analogies de ces térébrations qui occasionnent des extravasations de sucsgommeux sur les cerisiers, les pruniers, etc., et même les petites chenilles ou vers qui attaquent les prunes, occasionnent fréquemment à leur trou de sortie de ce fruit une larme de gomme très transparente et assez jolie à voir.

Si le hasard pouvait vous présenter un de ces térébrateurs, vous me feriez grand plaisir de me le faire passer. Ce pourrait bien être la larve au premier état de quelque scarabée, peut être nommément de celui qui attaque les troncs et pieds de cocotiers.

Je vous embrasse et vous souhaite le bonjour. Je continue mes bouillons antiscorbutiques avec quelque apparence d'amélioration mais fort lente et presque imperceptible.

Votre serviteur et ami,

Commerson

Je remettrai le parchemin au 1^{er} de vos commissionnaires.

[Lettre n° 8.]===== Du 29 septembre 1770 =====

Je continuerai donc mes questions, sous le bon plaisir de notre ami, et à l'abri de son inépuisable complaisance.

Y a-t-il quelques bois que l'on ait mis en coupes réglées comme en Europe ?

Ne penserait-on pas que cette administration (qui est celle du père de famille) ne fut très propre à la conservation des bois de l'île ? En l'instituant, soit en forêts de haute futaie, soit en taillis, destructive des défrichements par coupes blanches qui ne laissent point d'espérance de renouvellement, devant tôt ou tard, ce me semble, dépouiller l'île de ses bois.

Eu égard à l'étendue de l'île, à quelle proportion estime-t-on que soient déjà portés les abattis et les découvertes de bois qu'on y a faits ? Est-ce une 10^e, une 20^e, une 30^e partie ? En comptant comme nulle (à mon avis) la portion des forêts dévastées quoiqu'encore en apparence sur pied ; et indiquant par une énumération détaillée les parties de l'île où les forêts sont les plus intactes et les plus belles.

L'ordonnance des baliveaux à laisser dans les abattis de bois n'a-t-elle pas lieu ici comme en Europe ? L'a-t-on suivie si elle a lieu ? Et quel est le nombre requis des baliveaux par arpent ?

Et, tout en chemin faisant, je vous serai obligé de me spécifier combien l'arpent d'ici contient de gaullettes, combien la gaullette de toises (la toise, je crois, a 6 pieds de Paris), et combien enfin dans un terrain d'habitation ordinaire on donne de contenue, etc.

Auriez-vous observé sur les pieds d'arbres coupés ou sur les arbres sciés transversalement si l'excentricité de leur cercle est notable et de quel côté elle se dirige. Vous savez qu'en Europe c'est au midi que les interstices sont plus grands parce que le vent du nord resserre davantage ici. — La raison du contraire a-t-elle lieu ? L'aspect du soleil y faisant aussi beaucoup. Dans le détroit de Magellan je remarquais que l'excentricité était aussi considérablement au Nord-Est, par rapport aux vents de Sud-Ouest qui règnent presque continuellement.

Une petite note, S. V. P., sur les espèces de bois qui affectent plus volontiers 1^o les bords de la mer et terrains plats de l'île, 2^o les terrains plus élevés, 3^o enfin les pentes des montagnes même.

Y a-t-il jamais eu quelque exemple de forêts incendiées, et en général les bois de ces climats ne sont-ils pas par leur nature exempts de ces sortes d'accidents auxquels la négligence des Noirs donnerait si facilement lieu s'ils étaient possibles ? Je fais cette question parce que je crois pouvoir opposer cette propriété des bois de l'Isle de France et peut-être de toutes les Indes en général à celles du bois des forêts septentrionales qui ont souvent souffert de terribles conflagrations par le seul fait du tonnerre. Dans le détroit de Magellan, de petits feux négligés en ont suscités de pareilles à nos yeux, et nous avons été une fois sur le point de lever l'ancre d'un petit port où nous nous trouvions très bien parce que le vent nous faisait craindre les étincelles de ces feux qui s'approchaient considérablement de nous.

Est-il quelque bois approchant de la légèreté du liège et capable de le remplacer, du moins pour des bouées, des flottaisons de filets, etc. ? On dit que le *bois blanc* est propre à ces usages ; vous ne vous souvenez point du nom qu'on donnait à celui que vous aviez observé chez M. de l'Egrile ?

Quels sont ceux au contraire qui ne flottent point du tout, tant dans l'état de verdure que de siccité ?

Que pensez-vous du *Teck*. Croyez vous qu'on pût et qu'on dut l'élever ici avec succès ? Combien de temps emploie-t-il à venir, quels sont ses principaux usages ? N'est-ce pas dans le Bengale qu'on en fait des navires qu'on dit durer si longtemps, de 50 à 100 ans, si j'ai mémoire ?

Vous vous apercevez de reste que je vous fais ces questions sans aucune suite ni ordre, mais comme elles se présentent à mon imagination. Le défaut de mémoire survenant, ou emporté par quelque idée particulière, il peut fort bien se faire que je tombe dans des répétitions et vous ferez fort bien aussi de me les rappeler. Mais je ne comprends pas ce qu'il faut entendre dans ce que vous me dites que vous ne répondez pas à 2 questions de suite, à moins que vous n'avez cru (faute de m'être mieux expliqué peut-être) que je me répétais au sujet des carriats, en vous demandant quels étaient les arbres qu'ils n'attaquaient jamais, et ensuite, sur quels arbres ils aimaient le mieux s'établir (dans les forêts). J'entendais par là vous demander 2 choses bien différentes, la 1^e concernait les bois de charpente employés en construction, la 2^e, les arbres sur pied dans les forêts, car quoique l'une de ces questions répondues pût servir à la solution de l'autre, il est pourtant possible que les carriats affectassent des arbres vivants, autres que ceux qu'ils carient aussi étant morts.

Vous me surprenez fort de douter que ces insectes n'attaquent le bois. Sans m'arrêter à l'étymologie de leur nom que je crois bien imposé, il n'y a qu'à jeter les yeux sur la matière même de leurs ruches et de leurs galeries pour reconnaître que ce sont des scories ou des sciures de bois qu'ils ont détachées ou apportées, juxtaposées et cimentées ou gâchées à leur manière. Je reçois avec plaisir les 2 observations que vous me communiquez, je suis incapable d'en douter, mais il est aisé de les expliquer sans ôter aux carriats leurs dents destructives. Si ces animalcules n'attaquent de préférence que les bois morts, peut-être même certains bois spécialement, il est aisé d'admettre qu'ils seront logés par d'autres raisons d'instinct sur un arbre vif, et qu'ils iront chercher leurs matériaux sur d'autres qui seront morts, demi-

pourris et déjà exfoliés. La même explication revient pour votre maison en bois qui n'offrait peut-être pas encore à leurs dents un bois assez vieux ou assez de leur goût, ce qui les aurait déterminés à aviser ailleurs. Quoiqu'il en soit, je tiens pour constant qu'il y a des bois en œuvre, qu'ils hachent tous les jours, que plusieurs faîtes de bâtiments en montrent des preuves évidentes ; pour ne citer que ceux du *Réduit* et de l'Eglise neuve du port, que j'ai vus de mes propres yeux, il y a quelque temps, défaire une case dont tous les doublages du bas étaient en cannelle¹³ de leur fait, que, dans les bois enfin, je les ai vus aussi volontiers logés sur des bois morts (ce dont peut être ils étaient coupables) que sur des bois vifs.

Le remède tiré du sublimé ou de l'arsenic est celui qu'on emploie à St. Domingue et à Cayenne pour s'en défaire, et rien n'est plus vrai qu'ils mangent les cadavres des morts et s'empoisonnent successivement, s'il en faut croire nombre d'observateurs.

Mais que pensez-vous de la prétendue inimitié des fourmis avec les carriats, qui est telle, dit-on, que partout où les fourmis fréquentent, il faut que les 1^e cèdent la place ? Aussi débite-t-on que si on frotte de sirop de miel les traces des carriats, jusqu'à y attirer leurs antagonistes, on est sûr de les faire déguerpir les uns par les autres.

On sait fort bien sans doute de faire la guerre aux papillons qui s'élèvent des champs cultivés. C'est détruire dans leur génération celle des récoltes de la saison suivante ; mais permettez-moi encore une fois de vous affirmer que ni papillon ni mouche proprement dits ne détruisent nos récoltes ni nos végétaux. Les mouches n'ont que des instruments propres à lécher, à sucer et à percer ; excepté les guêpes qui attaquent quelques fruits avec de très bonnes pinces, et les mouches *emporte pièces* qui enveloppent leurs œufs de quelques lambeaux empruntés des feuilles. Je me charge volontiers d'indemniser tout le dégât qu'on me démontrera évidemment avoir été fait par les insectes à 2 et à 4 ailes nues ; bien entendu que je ne range pas dans cette famille les vigoureux scarabées, ni les capricornes, ni aucun *coléoptère*, ainsi appelés parce qu'ils ont leurs *ailes* couvertes par des étuis crustacés. Je connais tout le dommage que cette dernière tribu peut faire dans la partie même ligneuse des végétaux, et il y a longtemps qu'il a été dit que si l'éléphant avait, proportion gardée, autant de force qu'un simple hanneton, la surface de la terre serait changée en peu de temps.

C'est un malheur que nous n'ayons pas ici plus d'oiseaux destructeurs de la gent insectière. Cette île seule offre le spectacle de grandes forêts sans aucun pique-bois. C'est là le grand ennemi des carriats, des fourmis, des petites et grosses chenilles. Quel service ne rendrait-on pas à cette colonie si on pouvait y introduire des espèces de pies grièches, de dominicains, de tyrans, de gobe-mouches, de pics, d'arniers¹⁴, et autres mangeurs d'insectes, qui n'attaquent jamais les grains ; de petits faucons, de bouchers, d'oiseaux de nuits, pour balancer la multiplication des oisillons granivores ; comme aussi de serpents innocents pour détruire les rats ; il n'est pas jusqu'à des grenouilles qu'il ne fût utile d'apporter pour purger les eaux croupissantes de la prodigieuse quantité de larves de cousins qui y fourmille. Je vous saurai gré de prendre ces idées en considération dans une lettre particulière, et de me communiquer aussi les espèces d'animaux dont vous imaginez que l'acquisition fût avantageuse.

Si je ne connaissais pas notre ami, je croirais qu'il a eu envie de se fâcher, en lui voyant redresser avec tant de vivacité une phrase que j'eusse adressée à nos compatriotes aussi volontiers qu'à nos créoles et habitants des deux îles.

Le préjugé des lunaisons a été si universellement répandu, qu'encor aujourd'hui, dans Paris, Londres, et à plus forte raison loin de ces deux phares de lumières et de sciences, il conserve force partisans. Mon père, que je n'ai jamais cessé de respecter et qui était profond dans bien des choses, autres, il est vrai, que l'Histoire naturelle, n'a jamais voulu abjurer cette erreur, quoique j'aie jamais pu lui dire. Mais ne retouchons plus cette corde puisqu'elle s'est trouvée si délicate.

Puis-je, de tout ce que vous me dites des *bois de natte*, résumer que ce soit l'espèce à grandes feuilles et à petits fruits que j'ai fait dessiner, puisque vous me dites que ce n'est pas l'autre ? Il nous revient toujours quelques échantillons des plus gros fruits.

¹³ *En cannelle* : expression : réduit en miettes, détruit.

¹⁴ *Arnier*. Nom provençal du martin-pêcheur. (Dictionnaire de la Provence et du Comté Vénaisien, C.-L. Achard, 1785)

J'ai reçu l'*orpin*, la *chauve-souris*, et tout ce qui précédait, excepté le bois ou *arbre de pagode*, ce qui n'est pas surprenant, parce que le paquet de *bois de fer* auquel il y a apparence qu'il était joint, était délié.

Je croyais vous avoir dit que je continuais avec succès mes bouillons antiscorbutiques et les laitages Je souffre beaucoup moins, dors quelque peu, et n'ai de peine qu'à modérer mon appétit ; mais avec cela toujours grabataire, parce que je ne puis plus marcher. Vous devez vous en apercevoir à la prolixité de mes lettres. Dieu veuille, quoique vous en disiez, que l'ennui dont elles me délivrent ne passe à vous dans la lecture que vous en faites. J'écris avec tant de rapidité, que je ne devrais être souvent ni lu ni entendu.

Je vous envoie le parchemin ; pour vous, ne m'envoyez rien de 2 à 3 jours, parce qu'il m'est venu des choses de *Monplaisir* qui ont surchargé le travail. La *chauve-souris* a été tenue tout le jour sur le trottoir, encore n'est-elle dessinée que d'un côté, ce qui absolument pourra suffire, à moins que dans le courant de la semaine prochaine, il m'en tombe quelque autre sous la main. Je crois que vous m'en avez offert deux, car il faut observer que cet animal se corrompt fort vite et pue abominablement ; or vous savez que j'ai affaire à des nez délicats ; j'aurais obtenu un arrêt du conseil pour y faire travailler le lendemain, que je n'en serais pas venu à bout. Cependant, c'était une figure nécessaire, car les auteurs de géographie moderne disent qu'il y a dans ces îles des chauves-souris grosses comme des pigeons, et des *tortues* telles, que 4 hommes se mettent à couvert de chacune des petites pièces qui composent l'écaille. On voit qu'ils ont grossi ces tortues aux dépens des chauves-souris. Voilà comme se font les livres à la toise, sous la cheminée.

Je ne sais si je vous ai loué les *oreilles de Juda*, et dit que je n'en avais jamais eu de si belles. Eu égard à la quantité que vous m'en avez envoyée, il ne sera pas besoin d'y revenir.

Quant aux *cubèbes*, je les aimerais bien mieux recevoir en grappes qu'égrappées, pourvu qu'elles soient bien mûres, quoique pour diminuer le volume on puisse mettre moitié d'un et moitié d'autre.

Je suis et serai toujours tout à vous.

Commerson, D. M.

[Lettre n° 9.]===== Au port, le 3 septembre [octobre¹⁵] 1770. =====

Nous nous sommes fort rapprochés sur la question des cariatés en nous expliquant mieux. Dès que vous convenez que ces insectes tirent la matière de leur travail des fibres ligneuses des arbres verts ou secs (il n'importe), ils sont assez convaincus du dommage qu'ils peuvent causer, surtout quand on considère qu'ils se plaisent à faire des clapiers en tous sens dans l'épaisseur des bois, que leur ruche ajoutée à la superficie des mêmes bois est toute composée de leur débris, et qu'enfin toutes les galeries couvertes qu'ils se font au loin, pour marcher à couvert sans doute de leurs ennemis, sont autant de causes accessoires de destruction. Quant à leur nourriture, je conviens que je n'ai eu ni l'occasion ni le loisir de chercher à observer quelle elle pouvait être. Je suis même assez porté à croire (s'il est permis de conjecturer quelque chose en hist. nat.), qu'ils la tirent peut-être des feuilles ou d'autres parties tout aussi tendres des végétaux, mais quand ils seraient irréprochables à cet égard, ils seraient toujours dignes de proscriptions, quand, pour telle autre fin que ce soit, nos bois œuvrés ou ouvrables [œuvrables] se trouveront criblés de leur façon. Il faut donc chercher à les détruire, sinon comme lignivore, au moins comme *ligniperdas*, ainsi que s'expliquent les naturalistes sur quelques autres insectes analogues.

Vous avez toujours un peu l'humeur polémique, notre ami ; en bonne foi, croyez-vous que j'eusse besoin du conseil de vous *considérer comme mon ami* ? Vous l'êtes assurément dans toute l'étendue du terme, et dès lors toute la plénitude de mon estime vous est acquise, ainsi que celle de mon attachement. Laissons la triste *considération* pour ceux auxquels nous n'avons rien à offrir de plus. La rapidité de ma plume peut me faire faire bien des phrases louches sans doute, mais je me condamnerais à ne m'en jamais servir, si elle avait jamais exprimé quelque chose de contradictoire à mes sentiments.

J'ai reçu des nouvelles de M. Paunon [Panon] qui m'annonce des choses intéressantes qu'il a bien voulu me ramasser, mais il m'apprend que mon dernier paquet lui est parvenu tout seul et qu'il a en vain

¹⁵ Faute d'inattention, ça ne peut être que le mois d'octobre.

réclamé plusieurs fois auprès de M. et Madame Duclos la lettre qui devait l'accompagner. J'en suis d'autant plus fâché que cette lettre en contenait trois ou quatre autres, particulièrement une pour M. de la Nux [Lanux], auquel j'écrivais de la part de M. de la Lande [Lalande], de l'Académie Royale des Sciences, l'un de mes meilleurs amis, qui me pria de le mettre en correspondance avec lui. Si je ne craignais pas encore quelque verte réplique, je vous dirais que je serais bien capable, moi, tout votre serviteur que je suis, d'avoir fait partir un de vos paquets et oublié la lettre ; en avouant la dette (si toutefois l'oubli est réel), vous m'épargneriez la peine de recommencer. Songez un peu si vous ne l'auriez point laissée ici à travers vos papiers.

M. Poivre m'avait bien laissé le maître d'aller au fort Dauphin, mais il ne m'avertissait point que la destination du *Sensé* [Marquis de Sancé¹⁶] était changée parce qu'il ne pouvait se mettre que dans quinze jours ou trois semaines en état de partir, ce qui m'en plaisait beaucoup. C'est l'*Ambulante*, commandée par M. le baron de Cluny [Clugny], qui va faire cette expédition, et l'on parle de partir samedi ou dimanche au plus tard. En vérité, je crois que je ferai ce voyage, par la raison qu'on m'a opposé toutes sortes de difficultés pour m'en détourner ; l'alternative de celui de Foulpointe m'ayant été toujours opiniâtrement offerte. Ainsi, dès demain je fais ma malle et me tiens prêt à m'embarquer, pour peu que j'en aie la force, du fait au prendre¹⁷. Que le *nitimur in vetitum*¹⁸ est bien vrai ! Je le sens comme une jolie femme.

Je suis fort aise que votre malade ait été éprouvé par son remède, mais j'aurais désiré un peu plus de ménagement à se l'administrer. Je ne puis qu'approuver l'intermission qu'il en fait, mais en continuant ensuite sur les anciens errements, je lui conseille de ne point outrer les doses ordinaires. Ce n'est point en médecine qu'il faut chercher à gagner du côté du temps ni du côté de la puissance : *sat cito, si sat tuto*¹⁹.

Que vous me peinez de m'apprendre que vous essayez encore le fléau des sauterelles. S'il ne tenait qu'à moi votre vœu serait rempli. Non pas que je souhaite aucun mal à notre digne patron, mais seulement pour l'exciter à la commisération des maux dont il ne s'est peut-être pas assez occupé de procurer le remède²⁰. Si j'avais le secret de conjurer cette plaie, ne doutez pas que je n'allasse l'observer, mais j'en ai été déjà une fois le triste spectateur. Lorsque de chez vous je descendis vers la mer, je vis 2 à 3 lieues du plat pays couvert de cette maudite engeance. Il faut en effet l'avoir vu pour s'en former une idée qui ne soit pas au-dessous de la réalité. Que je voudrais bien assurément que cette malheureuse circonstance n'eût pas accéléré des questions que je ne voulais vous faire qu'après toutes les autres.

Est-il un temps réglé : 1° pour la ponte, 2° pour l'émigration des sauterelles ?

Partent-elles toujours des mêmes points et suivent-elles à peu près la même marche ? Votre malheur constant m'arrache cette triste demande. Quel serait le temps le plus propre à leur livrer la guerre, et quels en seraient les moyens les plus expédients, c'est-à-dire les plus prompts, les plus efficaces et les moins onéreux dans l'exécution ? Combien de temps estimez-vous qu'il faudrait attendre encore pour en espérer l'extinction par la seule multiplication spontanée des martins ? Quelles sortes de récoltes sont les plus exposées aux ravages des sauterelles ? N'y a-t-il que les cafés qui n'en soient pas attaqués ?

Quelques exemples enfin de leur plus grande dévastation qui soient capables de réveiller l'attention du ministère et l'émulation des particuliers pour se délivrer enfin de cette peste.

Ce sera sans doute à M. Hermans que vous me renvoyerez pour être instruit de la quantité et de la qualité des bois que l'on consomme pour le service des forges, pour la quantité que l'on tient en réserve à cet effet, pour la confection accessoire du charbon ; les espèces de bois dont on le fait, la quantité des ouvriers destinés à cette exploitation, soit aux autres ouvrages de la forge, leur produit annuel, en un mot, une balance des avantages et des désavantages que cet établissement procure à la colonie. Je dis

¹⁶ *Le Marquis de Sancé*, vaisseau de la Compagnie des Indes à été désarmé au Port-Louis de l'Isle de France le 19 octobre 1770, et réarmé aussitôt au nom du Roi sous le nom d'*Isle de France*.

¹⁷ *Du fait au prendre* - Vieille expression : en réalité, en fait. (Nombreux exemples en ligne).

¹⁸ *Nitimur in vetitum, semper cupimusque negata* (Ovide). Nous désirons ce qu'on nous refuse.

¹⁹ Devise de Rondelet signifiant qu'en chirurgie la célérité doit être subordonnée à la sécurité.

²⁰ Et pourtant, Poivre met à son bilan la lutte contre les sauterelles.

désavantages parce qu'il est facile d'entrevoir l'anéantissement plus ou moins prochain de tous les bois qui sont situés dans cette partie de l'île qui en alimente les fourneaux.

Je craindrais que les questions ne parussent tout au moins captieuses aux parties intéressées et qu'on me soupçonnât animé de toutes autres intentions que celles que j'ai véritablement, ainsi je vous prie de toujours me faire part de vos réflexions à ce sujet. Combien est-ce qu'un bon Noir ouvrier peut faire de pièces de planches par jour (à la continue), et en lui supposant un maître aussi raisonnable que vous ? Même question S. V. P. pour le bardeau.

Quel est le bois qui fend le moins au clou et le retient le mieux ? J'ai entendu dire que le tacamaca l'admet on ne peut pas plus facilement, mais qu'après un certain temps, il est impossible de l'en retirer.

Quelle est la plus longue flèche, le plus grand mâât que puissent fournir vos forêts ? Cela s'étendrait-il au-dessus des petites mâtures ? Quelles espèces méritent la préférence à cet égard ?

Item, pour l'envergure des navires ?

N'est-il pas aussi quelque bois préféré pour faire le charbon de la poudre à canon ?

Item, pour la sculpture, pour la monture des fusils ?

Item, pour les outils de menuiserie, comme rabots, varlopes, maillets, etc.

Enfin, pour des vis et écrous de pressoirs ; quels seraient les bois que l'on pourrait substituer à nos cormiers ou au gayac pour faire des moufles ou poulies ?

Les nègres étant sujets à se blesser les pieds, à se gercer ou y contracter des crabes, l'usage des sabots ne leur serait-il pas souvent profitable ? A-t-on jamais essayé d'en faire ? Le bois de cannelle, comme celui qui semble le plus se rapprocher de notre noyer, ne serait-il pas celui que l'on préférerait pour ce sujet ? Dut cette question vous faire rire, je ne puis la refuser à l'envie que j'ai de n'omettre rien de directement ou indirectement utile.

Quels bois donnent les cendres les plus lixiviellées ou les plus alcalines ? Car je présume qu'on doit avoir fait cette observation, par rapport aux lessives et blanchissages de linge.

Aurait-on notion de quelque arbre ou plante de plage qui pussent être subrogées au *kali* de la Méditerranée, pour en tirer par la simple incinération une soude propre à faire le savon et le verre ?

De quel mérite pense-t-on que soient les cendres des bois brûlés relativement à la fécondation des terres ? La préfère-t-on aux autres engrais, et la raison de cette préférence ou non-préférence.

Ce sera à la marge de mon papier, mais bien du fonds du cœur, que je me souscrirai,

V. T. H. et O. S. Commerson.

[Lettre n° 10.]===== Au Port, du samedi soir. [6 octobre²¹] =====

Je croyais, mon cher, que c'était vous présenter quelque chose d'agréable qu'un Répertoire général de ce que vous pouviez tirer de végétaux d'Europe. Je sens bien qu'il serait très déraisonnable d'adresser toute cette pancarte en *agenda* à des correspondants, mais je pense toujours que, quelque choix qu'on ait à faire, il est utile d'avoir sous les yeux un *Index* qui vous mette, en le parcourant, dans le cas de ne rien oublier de ce que vous auriez pu désirer. Un autre que vous, dont les goûts pourraient être quelque peu différents, serait bien aise sans doute d'y trouver ainsi de quoi se satisfaire.

Quoi qu'il en soit, comme je ne fais rien à demi (autant que je le puis du moins pour mes amis), j'achevai tout d'un trait le catalogue en question et je vous en envoie la seconde partie, qui sera peut être la plus intéressante pour vous, attendu qu'elle contient les arbrisseaux et les arbres. Comme vous avez le même reproche à lui faire qu'à la première, savoir d'être l'une et l'autre trop nombreuses, faites-en un extrait à votre gré et renvoyez-moi le tout devenu pour vous inutile. Cette liste m'a été déjà depuis longtemps demandée par quelqu'un qui n'a pas été servi sitôt que vous. Cela m'exemptera la peine d'en faire une seconde.

²¹ Déduction faite du calendrier : le 6 octobre 1770 est un samedi.

Vous recevrez ci-joint la vôtre que je n'avais gardée que dans l'intention de vous la rendre ici, ce que je croyais plus opportun que de vous la renvoyer.

Le bois de compagnie nous était déjà passé fleurs et fruits par votre entremise et avait été dessiné dans le temps sous le nom de *Marignia*, tribut assez dû à M. de Marigny pour la protection singulière qu'il accorde aux beaux-arts et aux sciences. Si vous savez l'étymologie de l'ancienne dénomination vous me ferez plaisir de me l'apprendre, ainsi que les usages de son bois.

Je revendique avec chaleur le nom *Kaempferia* qui est d'ancienne date et la statue élevée aux mérites d'un des plus célèbres et des plus éclairés voyageurs, le seul par lequel nous connaissons des échantillons de botanique du Japon²². En rayant le faux *panonia*, j'en ai établi un sur lequel personne n'a des droits, ainsi j'espère que ceux de ma reconnaissance et de mon estime prévaudront. C'est un arbre très particulier, de la graine duquel les Brame font des chapelets, dont je ne connais qu'un pied dans l'île et que notre ami commun possède dans sa basse-cour.

C'est ainsi que je défendrais envers et contre tous *rostro* et *unguibus* le cher *Cossinia triphylla* qui porte inscrit sur le trio de ses feuilles, le triumvirat des amis de Palma.

Rien n'est plus sensé que tout ce que vous dites sur votre maïs prétendu quarantin ; mais d'où en avez vous, je vous prie, tiré la note ? Je vous avoue que je ne le connais pas, et que je n'en trouve nulle trace dans mes auteurs. Dans ma province toutes les meilleures terres qu'on appelle *verchères* sont dans leur année de repos recouvertes de mays [maïs], qui y fait non-seulement une ressource assurée pour l'engrais de volailles et bestiaux, mais qui y fournit encore un repas par jour (très-régulièrement), pendant l'hiver aux habitants de la campagne, qui en font des gaudes ou de la bouillie dure avec du lait. Or depuis un temps immémorial et de plusieurs siècles assurément que cette culture y a lieu, on a acquis toutes les variétés possibles de cette plante, telles que celles à grains blancs dorés, noirs, gravelés, etc. ; mais je n'ai jamais ouï parler d'un mays qui vient en six semaines... Ne vous insurgez pas encore

contre mon objection, et laissez moi je vous prie la mettre dans toute sa force, car vous m'allez dire avec votre vivacité ordinaire que j'argumente contre un fait revêtu de circonstances, etc. Point du tout : c'est que je suppose un *qui pro quo* de noms.

Votre note, dès la première ligne, rappelle le nom de *bled de Turquie*, que je sais très bien être le synonyme de celui de *mays* ; mais je vous observerai que dans plusieurs provinces de France ce mot de *mays* n'est ni usité ni connu et qu'on y appelle le *mays* du nom de *gros bled* ; d'une autre part on y appelle *turquis* ou *sarrazin* le bled noir ou *fagopyrum* des Latins et des botanistes. Or le bled [blé] noir se récolte en effet dans 40 à 50 jours, et cela est si vrai qu'on le sème dans les terres à froment sitôt après la récolte d'icelui faite (un labour tel quel préalablement donné), et qu'on le recueille avant la Saint Martin. S'il y a des gelées blanches un peu précoces cette récolte est fricassée : s'il n'y en a point, elle vient à bon port et rend quelquefois 50 pour un et même plus. Cette considération, et la juste préférence que l'on donne à ce grain pour l'engrais de la volaille et d'autres usages encore, font qu'on en entreprend chaque année, différentes cultures, l'une sur les terres reposées, comme pour le mays, mais en semis beaucoup plus considérables, et l'autre après la récolte, sous le nom de *turquis d'etroubles*, parce que c'est ainsi que chez moi on nomme les *terres en chaume*. La 1^{ère} de ces 2 récoltes réussit le plus souvent mieux que la 1^{ère} [2^e] parce que l'on a semé un mois ou deux auparavant et que l'on a mieux travaillé la terre, quoique parfois les turquis d'etroubles ne le cèdent point aux premiers. Cette digression faite, je vous dirai donc que je soupçonne avec quelque vraisemblance que le nom équivoque de notre *turquis* de province pourra fort bien avoir été confondu avec celui de votre bled de Turquie ou mays et que l'on en aura fait un bled de *Turquie quarantin*. Je souhaite fort me tromper et ne pas vous faire déchoir de vos belles espérances, mais jusqu'à ce que j'ai vu le grain dont il s'agit, semé et recueilli dans les six semaines dites, je me range du côté de saint Thomas. Ce n'est pas que l'acquisition du bled sarrazin ne fut quelque chose de très bon ici, s'il y voulait réussir. Il donne extraordinairement, vient très vite et tout tourne à profit, la base de ce blé n'étant pas considérable, au lieu que le placenta du maïs constitue environ la moitié de sa fusée. On fait des gaudes et du pain de sarrasin qui est très sain, très rafraîchissant et d'un assez bon goût, surtout si on y a mêlé un peu de froment ou de seigle ; la volaille, les cochons engraisent fort vite avec le sarrasin, et les abeilles de nos provinces de France font leurs ruches en proportion de la réussite de sa récolte, car la fleur de cette

²² Engelbert Kaempfer (1651-1716)

plante est celle qu'elles butinent le plus ; aussi la vont-elles chercher fort loin et deviennent-elles fort inquiètes, très mauvaises lorsqu'elles l'exploitent. Je vois dans votre catalogue un frêne du Pérou dont je ne connais pas mieux l'existence. Bien sûr qu'il n'y en a ni à Paris, ni à Trianon, ni à Montpellier.

J'ai donc, grâce à vos soins, 3 espèces d'*ébène*, mais ne nous en reste-t-il pas encore d'autres ? L'*ébène* blanc, le rouge et le marbré ne sont-ils que des variétés ? C'est ce qu'il faudrait savoir. Ne pourriez-vous pas m'en procurer des échantillons ? Toutes les espèces sont vraisemblablement en fruit à présent ; les 3 que nous avons le démontrent.

Les pommes de bois de natte que j'ai trouvées au fond du panier du précédent envoi ne se sont pas trouvées malheureusement assez mûres et le fruit n'y était encore qu'en gelée. L'année dernière que j'étais à Palma dans ce même temps-ci, j'en trouvais de très mûres au fonds de la cafétéria de M. de Modave, vers le pied de la montagne. Si vous m'obligez d'un second envoi, faites je vous prie, couper quelques rameaux avec les fruits attenants, pour pouvoir les dessiner.

Et cette très jolie plante à fleurs bleues, à feuilles faites en fer de lance, que je trouvais dans le même endroit où je vous ai indiqué et vous avez bien voulu aller chercher la fougère houlette, n'y aurait-il pas moyen de la revoir ? C'est à présent le temps de sa fleur; vous ne sauriez suivre le bord de la rivière de l'un ou de l'autre coté de votre bois ou de celui de M. Modave sans la rencontrer. Voici à coté le port de la plante qui s'élève jusqu'à 2 ou 3 pieds. Sa fleur est petite, mais d'un beau bleu, et ses feuilles faites en fer de lance, dépendant vers la terre, ont des graines qui se reçoivent alternativement sur la tige. Je l'ai appelée *Diana*, comme qui dirait la *déesse des bois*. Voyez bien que ce n'est pas de votre belle orchis que je parle, quoiqu'elle vaille bien aussi la peine d'un envoi. Le *bois tambour* ne commencerait-il point aussi à montrer ses fleurs ? Il y en a tout près de vos bambous, qui, je crois, fleurissaient l'an passé en mai ou juin, que je ne me trompe.

Dites moi donc, pour me corriger, que vous vous êtes autant ennuyé de me lire que je l'étais peu de vous écrire. Je ne m'aperçois que d'à présent qu'il faut une enveloppe à ma lettre, après vous avoir dit sans façon que je suis, etc.

Commerson

[Lettre n° 11.]===== [Le jeudi 11 octobre 1770]²³ =====

Toutes mes lettres devraient commencer et finir par des remerciements, puisque je ne reçois aucune des vôtres, cher ami, qui ne soit accompagnée de nouveaux bienfaits. L'habitude ou vous m'en avez mis ne saurait jamais diminuer en moi ni la vivacité de ma reconnaissance pour le fonds de la chose, ni celle de mon admiration pour la manière aussi ingénieuse que délicate avec laquelle vous savez exagérer les petits effets de notre bonne volonté et couler si rapidement sur l'influence perpétuelle de la vôtre.

Symbole, auquel je donne bien volontiers la confirmation de ce nom, m'a paru, après plusieurs jours de familiarité, digne en effet de vous être envoyé. Mais c'est un présent du hasard. Je n'ai au fond d'autre mérite que celui d'avoir pensé à vous ; j'en recueille le fruit tout le premier et, m'étant déjà payé de mes mains, je ne vois plus sur quoi porte votre action de grâces.

Au reste, je dois ajouter ici que ce chien ne doit jamais passer pour avoir été soustrait à son maître, quel qu'il ait pu être, mais pour chien perdu et sans aveu ; il a demeuré plus de 8 jours à l'intendance, dont il trouvait l'ordinaire bon. Il se donnait particulièrement à M. Sonnerat et à moi. On a interpellé tous ceux qui ont mangé chez M. Poivre de dire s'ils le connaissaient ; après enquêtes sur enquêtes, on l'allait adjuger comme chose perdue à M. Sanglier (soit dit par parenthèse), lorsque je suis intervenu en disant: *Si interpretandum est jus, interpretandum est amici gratia*. J'ai emmené le chien dans ma chambre, où je l'ai tenu jusqu'à son départ, que M. Poivre même pressait, parce que madame n'aime point ces animaux.

Votre *nellique* est une plante charmante ; j'attendrai avec empressement la pleine florescence de cet arbre pour profiter de tout ce que vous pourrez m'envoyer. Vous vous apercevez sans doute qu'il est,

²³ Datée d'après l'indication « Jeudi » au bas de la lettre. Commerson a écrit qu'il s'était embarqué le 11 octobre sur *l'Ambulante* pour se rendre à Madagascar. Comme on le voit, l'appareillage n'aura lieu que quelques jours plus tard.

ainsi que je l'avais conjecturé, du même genre que la fameuse *urinaire* qu'on nomme communément *curanelli*. Je ne craindrais même pas d'assurer qu'il doit en avoir plus ou moins les propriétés.

Où, les fleurs de votre *séné* sont très reconnaissables ; ayez-en bien soin, je souhaite qu'il vous amène des follicules en maturité. Cette plante, à mon avis, voudrait de l'ombre.

L'inconnue du cornet est le melilot à fleurs bleu-pâles. C'est peut-être la meilleure de toutes les espèces de ce genre. La fragrance de ses fleurs, et même de ses graines, l'annonce assez ; et je n'hésiterais jamais de la substituer ou plutôt de la préférer à l'espèce officinale. Un récollet de Cluny s'était avisé d'en distribuer l'infusion (des fleurs et fruits) dans l'huile d'olive, sous le nom de baume du Pérou, et en a eu un débit immense ; ce prétendu baume s'étant du moins trouvé excellent pour les coupures, brûlures, douleurs nerveuses, rhumatismales, etc. J'en ai vu moi-même des effets incontestables.

Il faut que ce soit vous qui m'assuriez que le fruit de la roussaille est tantôt cannelé et tantôt sans cannelures, pour que je le crois. Cela étant, adieu le caractère qu'on a donné jusqu'à présent à cette plante qui est une espèce d'*Eugenia* (du nom du prince Eugène), chez les botanistes modernes. Il faudra voir de lui en trouver un autre. Au reste, on m'assure que la roussaille est le *melac* de l'Inde. Le pensez-vous de même ?

Adieu. *Caetera continuabuntur...* Je suis au bout de mon papier, et il ne m'en reste que pour y placer le nom de votre meilleur ami.

Commerson, D. M.

Du jeudi soir.

Je prendrai mon temps pour parler à M. Poivre de votre affaire des canneliers.

[Lettre n° 12.]===== Du samedi soir [13 octobre 1770]²⁴ =====

Votre négresse qui vient de m'apporter votre second paquet m'a certifié avoir envoyé ce matin le 1^{er} chez M. Marion, où je viens encore de le faire demander plus positivement. Mais ledit sieur soupe dehors, et il y a toute apparence qu'il ne faut plus compter sur cela.

Si je vous ai dit ou écrit *Danaë*, lisez et dites *Danaïs*. Ces deux noms sont fort différents. Par le 1^{er} les poètes ont entendu cette belle nymphe ou princesse auprès de laquelle messer Jupiter est allé, en se changeant en pluie d'or. Je n'ai que faire pour le présent de cette histoire, mais bien de celle des Danaïdes, ces femmes perfides qui étouffèrent leurs maris au milieu de l'ivresse des plaisirs de la première nuit de leurs noces. C'est en conséquence de ce trait mythologique (ou historique si l'on veut), que j'ay cru devoir donner le nom de *Danaïs*, en français *Danaïde*, à une plante dont les individus ou fleurs femelles prédominent, suffoquent presque absolument les mâles qui sont dans la même fleur. La muse de la botanique n'est pas toujours hérissée de grec ; elle a admis depuis longtemps ces allusions poétiques qui y ont toujours fait fortune, quand elles sont suffisamment justifiées comme dans ce cas-ci. Il est vrai que dans d'autres individus de notre nouveau genre, les fleurs à mâles vigoureux prennent leur revanche sur leurs pauvres femmes, mais comme l'histoire de notre sexe ne fournit point de trait de cruauté à opposer à celui des filles de Danaus, nous leur abandonnerons tout l'honneur d'avoir laissé leur nom à cette plante. Dites la vérité que vous ne vous attendiez pas à une aussi plaisante dissertation.

Il y avait bien longtemps que je voulais voir le bois de ronde en fleurs. Je viens de le mettre à l'eau, dans l'espérance qu'il en épanouira quelques fleurs demain. J'aurai bien du regret s'il n'en est rien, et encore plus d'être obligé peut-être de vous en redemander. Lui connaissez-vous quelque résine à l'extérieur ? Car il faut bien qu'il en abonde, du moins intérieurement, pour brûler vert aussi volontiers qu'il le fait.

Je crois avoir oublié de vous dire dans ma précédente, que j'acceptais à pleines mains votre cueillette de cubèbes, et que je me ferai un vrai plaisir d'en envoyer en France, sous la meilleure recommandation possible, pour en faire des essais.

²⁴ Datée en fin de lettre du samedi qui correspond au 13 octobre. Commerson n'a toujours pas embarqué.

Quelque chose encore qu'on n'ira pas chercher bien loin, qu'on pourra même cueillir en chemin, c'est une botte de cette espèce de poivre à grandes feuilles qu'on appelle communément ici grand baume des bois ; mais il le faut, je vous prie, avec ses grappes ou chattons qui ressemblent à de petites queues de rat.

Je vous envoie le crayon pour l'échange proposé.

Adieu, mon cher, *vale, iterumque vale.*

Votre ami,

Commerson, D. M.

Du samedi soir.

[Lettre n° 13.]===== [? octobre 1770] =====

J'ai reçu avec plaisir la *bonafidia* à dix étamines et à 5 pétales que vous m'avez envoyée. Ainsi voilà toutes les espèces et variétés dessinées. Nous n'en parlerons plus jusqu'aux fruits que je vous demanderai quand il y en aura de mûrs.

Je ne vous ai point envoyé de *pignons d'Inde*, que je sache.

L'*onagre* ne mérite d'autres soins que d'être semé quelque part en lieu humide et ombragé. C'est une plante annuelle qui ne tient pas plus de place qu'une carde poirée de Chine, tout au plus.

Je suis plus entravé que jamais. Je ne fais plus un pas qui ne me coûte une vive douleur. Si cela continue, il faudra que je prenne les arrêts. Ainsi, tout ce que vous pourrez m'envoyer pour occuper mes jeunes gens m'arrivera on ne peut plus à propos, car je ne puis plus rien aller chercher.

Je suis on ne peut plus content de l'envoi des Philippines, et quelqu'empressé que m'eût paru M. Prevost [Provost]²⁵ de m'obliger, je n'eusse jamais cru que son zèle eût été si loin.

Du cher cousin et de vous, mes deux bons amis,

Le très humble et obéissant serviteur,

Commerson, D. M.

[Lettre n° 14.]===== [? octobre 1770] =====

Le hasard, ainsi que vous le voyez, mon cher ami, nous a bien servis. Le navire n'est point parti et je souhaite, mais ne puis guères l'espérer, qu'il ne parte pas encore aujourd'hui. Quoique je sois horriblement harassé de plusieurs nuits blanches que je viens de passer, il me faudrait 24 (heures) de plus pour être au courant de mes affaires. Hier, nos effets furent embarqués et tous passagers bien et dûment avertis de se tenir prêts à toutes les heures du jour.

La plante que vous m'avez envoyée est du genre du *myosotis* (voyez Lémery), mais ce n'est pas l'espèce par lui décrite. Si elle n'est pas trop jeune et que ses fleurs persistent dans la position que je leur vois, sans allonger davantage leur pédicule (ce que je vous prie de vérifier), ce sera une espèce espagnole que nous n'avons pas en France. Dans ce cas je vous prierai de m'en réserver quelques échantillons secs, vous observant que si cette plante venait jamais à se trop multiplier dans votre jardin, elle y deviendrait fort incommode par sa luxuriation et y attirerait les oisillons par ses graines.

..... Nous ne passons point par Bourbon décidément

Je ne saurais trop admirer l'excès de complaisance, d'amitié, de bonté avec lequel vous voulez bien poursuivre les éclaircissements aux éternelles questions que je vous ai faites. Oh! Vous êtes unique dans l'art d'obliger ! L'amitié n'est plus un sentiment libre vis-à-vis de vous. Il ne faudra jamais que vous connaîtra pour vous aimer. Heureux celui qui saura vous estimer ensuite autant que vous le méritez.

²⁵ Le 25 juin 1770, *l'Etoile du Matin* était de retour d'une expédition aux Philippines et aux Moluques, elle rapportait les fameuses épices. Prevost était l'homme de confiance de Poivre dans cette mission.

Pénétré de ces deux sentiments, je ferai toujours gloire d'être mis au rang de ceux auxquels vous en avez accordé de particuliers. Adieu, je vous embrasse mille et mille fois. Tout à vous.

Commerson, D. M.

[Lettre n° 15.]===== [? octobre 1770] =====

Mon cher, le café dont je vous parlais précédemment n'est point le café de l'île de Bourbon à grandes pointes, dont vous m'avez ci-devant communiqué les gousses. C'en est un autre qui mérite peut-être la plus grande considération. Sa fève est précisément comme celle du moka, plus petite par conséquent que celle de l'espèce commune. J'attends d'en pouvoir avoir de quoi faire des essais. Que sait-on ? Peut-être avons-nous là un trésor caché. Si cela était, je puis vous assurer d'avance que rien ne serait plus beau à voir qu'une cafétéria de cette espèce. Ce n'est plus un arbrisseau, c'est un arbre de 10 à 15 pieds, de la plus grande beauté, dont les calices, après la chute des fleurs (assez semblables au café commun), sont encore plus colorés et plus spécieux que la fleur même. Ne divulguez point encore, je vous prie, cette découverte, et si vous reconnaissez dans vos bois cet arbrisseau, ne le montrez, je vous prie, encore à personne.

Commerson.

[Lettre n° 16.]===== [? octobre 1770] =====

Mon cher ami,

Les noix ou fruits de l'arbre qui fournit l'*huile de bois* sont assurément ce que vous pouvez m'offrir de plus intéressant. Elles me manquent pour fixer irrévocablement le genre de cette malvacée, car c'en est une. C'est pourquoi je vous prie de m'envoyer de celles que vous aurez les plus entières et les mieux pourvues de calices, d'enveloppes, etc. M. Poivre n'avoue point en avoir reçu.

J'accepte aussi des échantillons de jujubier du Bengale, ainsi que tout ce que vous voudrez bien me faire passer, en état d'être exploité par mes dessinateurs. Je désirerais aussi de l'aloès de Bourbon (ou pour mieux dire de cette île), en fleurs ou fruits, pour la même raison.

Adieu, vous ressentez-vous moins des variations de l'atmosphère que nous ici, au Port ? Les rhumes, les torticolis sont fort multipliés ici. Pour mon compte, je n'en suis pas quitte à si bon marché. Un violent rhumatisme que j'acquis pour la 1^{re} fois au détroit de Magellan s'est ici renouvelé presque avec autant de véhémence sur les mêmes parties. J'ai le col, les épaules, les reins pris à la fois, et j'en étais ces deux à trois jours passés au point où les Anglais se tuent.

Je suis encore tout d'une pièce, V. T. H et O. S.,

Commerson.

*

[Fin de l'extrait de l'ouvrage de Paul Cap *Philibert Commerson, naturaliste, voyageur.*]

* * *